

LA VIE ENTRE TOUJOURS SANS FRAPPER

Ça nous a pris tout d'un coup, comme la gale. Ça nous grattait partout, nous avions les boules. Je me rappelle d'un futur ministre qui me disait entre les deux tours des présidentielles : « Vous allez voir, vous à *Actuel*, quand on aura gagné, tout votre propos n'aura plus de raison d'être puisqu'il sera passé dans les faits. »

Notre propos ? On nous a souvent répété l'édito du numéro 1, il y a trois ans : les années 80 devaient être optimistes, technologiques et gaies. Un journal anti-crise, c'était aussi l'apparition de nouvelles attitudes, de nouveaux systèmes, de nouvelles valeurs.

Fin des années 70 : la France s'est modernisée et pourtant, autour de nous, personne n'a confiance en son pays. Nous décidons de refaire un journal et de viser haut : sans trop de moyens, nous devons être capables de parler de tout, nous voulons ouvrir les fenêtres de Paris sur le monde, combler les derniers retards, donner des envies.

Cette phase prend fin avec l'arrivée par surprise de la gauche au pouvoir. Commence en France une assez longue attente : le temps de voir ce qu'ils vont nous sortir. Vont-ils ouvrir grand la porte à la créativité, mettre en place une saine agitation ?

Septembre 1982. Tout d'un coup donc, les boules. Les 20-25 ou les 25-30 ans sont-ils donc des bons à rien ? Les générations perdues sont-elles une spécialité française ? La baisse de créativité et d'agressivité n'est peut-être qu'apparente : après l'agitation moderniste de 79-80, les actifs ont dû faire comme nous, prendre le temps de réfléchir en hibernant devant leur vidéo ou en stabilisant leur vie personnelle. Très vite on ressent une sorte de honte : ça fait six mois qu'on sent le décalage. Tenez ; Paris n'a plus de retard culturel. Certaines tendances de 1982 se rencontrent à Paris avant Londres ou New York : l'expressionnisme en peinture, le goût pour la musique africaine, par exemple. Quand le rythme de musique change, les murs de la ville tremblent. Voilà que les Anglais s'entichent du groupe belge *Allez, Allez* et poussent la musique africaine. Trop, c'est trop : nous avons eu le feeling et c'est eux qui vont en profiter ?

Non, non et non. Il faut fouiller. Jouer la confiance comme un bluff au poker. Déjà nous voyons ressortir des gens qu'on n'a plus vus depuis un an. Nous lançons le petit catalogue des nouvelles idées apparues depuis un an (c'est ce que vous avez vu en premier). Et c'est là que nous craquons. En un mois, nous rencontrons des dizaines d'actifs, très ouverts, et tous convaincus qu'il ne faut plus faire de complexes. La vie entre toujours sans frapper, non ? Ils ne se traînent pas des dégaines de branchés, on ne les avait pas vraiment repérés. Ils sont tous ouverts, loquaces, volontaires. Ils ne chantent pas la complainte passéiste, ils n'ont pas grandi sous la grande ombre pesante de Malraux, Breton, ou Sartre. Pied de nez à New York et à Londres.

Depuis 1979, il y a eu un glissement. A la fin des années 70, il fallait affirmer les valeurs de réussite : le marginalisme avait trouvé des clients pour les idées folles mais la plupart de ces idées avaient échoué économiquement. Les « modernes » ont foncé dans le créneau avec nous. Il fallait réussir vite. Cette démarche a trouvé de rudes limites : le business n'est pas prêt à aller jusqu'au bout des risques. Prenons le show biz : ils veulent tous leur *Téléphone*. Triste.

Alors s'est développé un système de *double-vie*. Beaucoup de créatifs ont gardé leurs idées pour eux et leurs copains, et mené une vie « normale » pour survivre. Voilà d'où est sortie cette impression de repli. Tous les gens que nous avons vus pour le catalogue ne se sentent prêts qu'en cet automne. Ils préfèrent ne pas fantasmer sur la réussite pour éviter d'être déçus. Ils ont refusé de montrer leurs projets pour qu'on ne les piétine pas : la France est si critique avec elle-même...

N'empêche : il a suffi d'ouvrir la porte pour que les idées arrivent au moment où, apparemment, personne n'y croyait plus. A *Actuel* nous en avons rougi. Kassav, un groupe original des Antilles, en était à son cinquième disque. Le créateur de *Chagrin d'amour*, le grand tube de l'année, a tout réinvesti pour produire l'album de ses rêves. Des danseurs comme Chopinot ou Verret veulent montrer qu'ils ne doivent plus rien à New York. De bonnes idées de cinéma sont réalisées avec des bouts de ficelle sans courir la subvention. Les dernières vidéos de Wonder Products valent, de loin, la meilleure production américaine. A la Biennale d'Art, malgré un choix bordélique et partial, la sélection française est l'une des meilleures. On trouve de bons livres par de nouveaux auteurs dans les recoins des petites maisons d'édition. Et tous ces types n'hésitent pas à s'exprimer dans plusieurs médias différents, à mêler leur créativité, à risquer de nouveaux assemblages. Des rockers écrivant, des zonards poètes et businessmen, une danseuse blanche qui bluffe les Noirs, bref, la fin des complexes, *Actuel* veut s'engager derrière eux : nous avons en mémoire la phrase du ministrable entre les

deux tours, puis le dernier slogan du PSU : *Vous avez vu passer la gauche ?*

Nous avons demandé à tous ces jeunes créateurs ce que la gauche leur a apporté et nous n'avons souvent eu que des moues perplexes. Ils exagèrent un peu : quelque part, la gauche a décoincé certains mécanismes. A Rennes, Hervé Bordier, ancien manager de Marquis de Sade, se retrouve animateur musical officiel de la maison de la Culture. Malgré son côté voiture-balai-des-années-70, le ministre de la Culture a eu assez d'argent pour que quelques *nouveaux* en profitent. Mais le pouvoir ne bille pas assez sur cette créativité : pourtant, seul le software, les idées, le tertiaire vont créer des emplois. Exemple ? Les télécom sont en train de câbler la France : quels programmes va-t-on mettre au bout des câbles ? Qui les réalisera ? Ça va traîner comme dans les radios libres ?

La gauche a du chemin à faire pour être en phase avec les actifs de la génération montante. Prenons les grands projets mégas du nouveau pouvoir : l'Opéra Rock de l'échangeur de Bagnolet, l'Expo Universelle, l'Opéra comique de la Bastille ou le musée des Sciences de la Villette. Pensez aux milliards de francs que ça représente. Pensez aux besoins de tous ces jeunes créateurs. On se dit qu'il y a un hiatus. Le meilleur projet mégalom de Lang, la Maison de la Culture du Monde, est sûrement l'un des moins friqués.

Pendant ce temps, la RATP fout une amende à Egaña qui a eu l'admirable idée de repeindre les fresques de Lascaux dans un couloir de métro pourri. Les salles en ruine et les espaces désaffectés ne servent à personne. Les petits labels n'ont pas les moyens de produire, à peu de frais, les nouveaux groupes.

Que d'effets pervers la gauche va devoir résoudre ! Elargissons le champ. Les ministres râlent sur les taux d'intérêts américains, mais quand ceux-ci baissent, les nôtres restent hauts : il faut défendre le franc avant les municipales. Ils libéralisent la justice, mais ils sont obligés de montrer à la droite qu'ils sont coriaces, il n'y a jamais eu autant de flics dans les rues depuis l'après 68.

On ne leur demande qu'une chose : qu'ils restent ouverts et pragmatiques. Arrivés presque par surprise au pouvoir, ils ont dû avaler les couleuvres endormies de la réalité. Les faillites, le désinvestissement, les corporatismes, tous ceux qui viennent défendre leurs avantages acquis. Chevènement qui nous déclare l'autre semaine : « Dis-moi, dis-moi, comment rendre les Français entrepreneurs ? En plus les banques mégotent les crédits aux *aventuriers*... »

En ouvrant l'espace, en se libérant de l'excès de paperasse et de contrôles, en disant clairement que la réalité vous fait évoluer, que le pouvoir vous bouffe et ne vous laisse plus le temps d'avoir des idées, en admettant qu'il est temps de faire confiance.

Faire confiance : un entrepreneur n'est pas *toujours* et *seulement* un profiteur. Toute société doit encourager ses actifs. On sort de la crise en inventant, voyez le Japon. Une radio libre a besoin de vivre. La télé par câbles aspirera la créativité que la télé officielle ne peut passer pour des raisons électorales. Faire confiance : les Français ont déjà acheté toutes les places du Festival d'Automne où il n'y a pas de Français.

Ecoutez cette anecdote : un certain Le Dantec dirigeait l'ANPE de l'Indre qui emploie une trentaine de salariés. Quand sont venues les trente-cinq heures, il les a réunis et leur a proposé de payer les trente-cinq heures trente-cinq heures. « Avec l'argent dégaïé, on pourra créer deux autres emplois. » Le fou ! Il s'est fait taper par les syndicats. Du coup, écoeuré, il a adhéré à la CGC. Pervers, non ?

Faire confiance : la France a du goût, les conditions d'un métissage dans ses grandes villes, une ouverture suffisante sur le monde, une grande tradition artistique, du style. Mais la France a aussi les inconvénients de ces avantages : une méfiance du nouveau qui apparaît sur notre propre territoire, l'habitude de juger par rapport à l'histoire. Rappelez-vous du scandale de Beaubourg. Bref, un esprit critique qui se montre souvent négatif. Par tradition, on cause, on cause et on n'agit pas. Ça frappe tous ceux qui reviennent après une longue absence.

Prenons par exemple le Baroque en Archi. Il ne passe pas. Un des plus grands architectes baroques, Ricardo Porro, cubain exilé, enseigne à Lille et ne construit pas. A croire que le baroque n'est admissible en France qu'avec le clin d'œil amusé qu'on réserve au facteur Cheval et aux peintres du dimanche du salon de la SNCF.

Faire confiance : les créatifs doivent ouvrir leurs tiroirs et s'obstiner jusqu'à la bonne porte. Ça s'adresse aussi aux médias et au public. Ça suppose qu'on se passionne, qu'on aille voir, l'esprit grand ouvert, ce que font tous les gens de notre catalogue et qu'on leur dise tout ce qu'on pense positivement. Et après : il faudra élargir à l'Europe, ce vieux canasson fatigué. Bref, il y a de l'avoine sur la planche.